



## ressources

### «Des histoires qui racontent vraiment ce que l'Amérique peut et doit être»

J'ai entendu parler du «storytelling revival» pour la première fois au cours de l'hiver 2001. C'était au mois de mars, je me trouvais dans la petite ville d'Ithaca (New York), à l'invitation de l'université Cornell, pour y présenter le programme des villes refuges du Parlement international des écrivains. Après une journée de réunions, Anne Berger, qui enseigne la littérature française à Cornell et qui était la correspondante du Parlement aux États-Unis, m'emmena dîner le soir chez des amis, eux aussi professeurs de littérature. Notre hôte, un quinquagénaire barbu et sympathique, nous accueillit en tablier et nous entraîna dans la cuisine où il achevait de préparer le dîner, une grande cuillère dans une main et le dernier numéro du Chronicle of Higher Education dans l'autre. The Chronicle est aux États-Unis la revue des universitaires, une véritable institution de la vie académique. Notre hôte brandissait avec enthousiasme le dernier numéro au milieu des vapeurs d'orange et d'estragon. On se serait cru dans un roman de David Lodge.

Son enthousiasme était dû à un article de Peter Brooks, l'universitaire cité plus haut, intitulé «Stories abounding» («Pléthore d'histoires»), qui analysait un discours récent de George W. Bush, fraîchement élu à la Maison-Blanche, au cours duquel il avait prononcé le mot «story» pas moins de dix fois ! Les universitaires sont toujours heureux de découvrir que le sujet de leurs recherches émerge des monceaux de livres poussiéreux pour s'appliquer à quelque fait d'actualité. Ils n'aiment rien tant que s'apercevoir que ce qu'ils étudient dans la solitude accède soudain au grand jour.

L'article commençait par une citation de la phrase de Roland Barthes – «Innombrables sont les récits du monde...» – ouvrant son article fameux «Introduction à une analyse structurale des récits», qui fut à l'origine d'une discipline nouvelle que Tzvetan Todorov baptisa la «narratologie» – laquelle a connu un rayonnement considérable aux États-Unis. «Sous ses formes presque infinies, écrivait Roland Barthes, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité ; il n'y a pas, il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit. [...] Toutes les classes, tous les groupes humains ont leurs récits, et bien souvent ces récits sont goûtés en commun par des hommes de cultures différentes, voire opposées : le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature : international, transhistorique, transculturel, le récit est là comme la vie.» «Cependant, Barthes n'aurait jamais pu prévoir, observait Peter Brooks, qu'un président américain présenterait un jour ainsi les membres de son gouvernement : «Chacun d'eux a sa propre histoire [story] qui est unique, des histoires qui racontent vraiment ce que l'Amérique peut et doit être.» Et plus simplement, en présentant le secrétaire d'État, Colin Powell : «Une grande histoire américaine» [a great american story]. Et plus simplement encore, à propos du secrétaire d'État aux Transports Norman Y. Mineta : «J'aime son histoire» [I love his story]. [...] Mieux, Bush avait commencé sa brève adresse par ces mots : «Nous avons tous

une place dans une longue histoire, une histoire qui continue, mais dont nous ne verrons pas la fin.» Et il avait conclu ainsi : «Cette histoire continue...» On a l'impression, concluait Peter Brooks, que le mot «story» est la catégorie omniprésente à quoi se résume pour Bush le sens du monde.»

Nous avons ri et nous sommes passés à table. Nous étions en hiver 2001, dans ce bref laps de temps qui nous séparait encore du 11 septembre, où l'on pouvait encore rire presque innocemment de George W. Bush. Depuis, il y a eu la guerre en Afghanistan et en Irak, Guantanamo et Abou Graïb, et les blagues sur Bush Jr. ne font plus rire personne. Comment l'idée de Roland Barthes, selon laquelle le récit est l'une des grandes catégories de la connaissance que nous utilisons pour comprendre et ordonner le monde, a-t-elle pu s'imposer ainsi dans la sous-culture politique, les méthodes de management ou la publicité ? Que penser de cette nouvelle vulgate selon laquelle tous les discours –politique, idéologique ou culturel – devraient adopter une forme narrative ? En guise d'explication, Peter Brooks soulignait notamment l'impact croissant des séries télévisées dans la vie quotidienne des Américains, même chez ses collègues universitaires : il citait le cas d'un de ses amis qui préférait suivre la série West Wing que de regarder les informations sur CNN. Selon lui, la communication politique et le journalisme faisaient un usage excessif (overused) de la notion de récit.

Deux mois plus tard, l'émission télévisée Loft Story triomphait en France, après BigBrother dans la plupart des pays européens. Et après le 11 septembre, les États-Unis succombaient à une fièvre narrative qui allait emprunter les canaux les plus divers, des formes archaïques du récit oral et des folksongs jusqu'aux technologies du digital storytelling (webcams, blogs, télévision interactive...). Dans les studios de télé-réalité, comme sur les consoles de jeu vidéo, sur les écrans des téléphones portables et des ordinateurs, de la chambre à coucher jusqu'à l'automobile, la réalité est désormais enveloppée d'un filet narratif qui filtre les perceptions et stimule les émotions utiles.

Les grands récits qui jalonnent l'histoire humaine, d'Homère à Tolstoï et de Sophocle à Shakespeare, racontaient des mythes universels et transmettaient les leçons des générations passées, leçons de sagesse, fruit de l'expérience accumulée. Le storytelling parcourt le chemin en sens inverse : il plaque sur la réalité des récits artificiels, bloque les échanges, sature l'espace symbolique de séries et de stories. Il ne raconte pas l'expérience passée, il trace les conduites, oriente les flux d'émotions, synchronise leur circulation. Loin de ces «parcours de la reconnaissance» que Paul Ricœur décryptait dans l'activité narrative<sup>16</sup>, le storytelling met en place des engrenages narratifs, suivant lesquels les individus sont conduits à s'identifier à des modèles et à se conformer à des protocoles.

**Christian Salmon, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, La Découverte, 2007, pages 14 à 17.**

**Avec l'aimable autorisation de Christian Salmon et des éditions La Découverte.**

# le Mag du Démocrate



**N° 3 FÉVRIER 2009** - le Mag du Démocrate est édité par KHIASMA pour la résidence VIVA DÉMOCRATIE ! d'Éric Arlix et Jean-Charles Massera

## LE DÉMOCRATE FACE À L'HISTOIRE Les clés pour gérer une vie sans projet

L'Histoire pour le démocrate c'est avant tout un panneau au bord de l'autoroute, une question dans *Qui veut gagner des millions*, un dépliant trois volets récupéré au syndicat d'initiatives, un personnage historique ressuscité par un discours présidentiel. *L'abbaye cistermache sortie 13 on regrette pas ; Henri II je l'avais sur le bout de la langue, quelle truffe ! ; Papa en gaulois c'est sympa ; Le Che c'est de la bombe ; Napoléon was cool.*

### DIRECTEUR DE LA DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE H/F 2009-01-10

Référence FB/08-LM-DDP. Statut Cadre d'emplois de catégorie A et A+

Description de l'entreprise : Ville-centre de 220 000 habitants, au coeur d'une métropole d'un million d'habitants, terre d'Arts et d'Histoire, capitale européenne de la culture et du RMI, elle s'inscrit résolument dans la modernité et recrute un

Directeur de la Démocratie Participative h/f

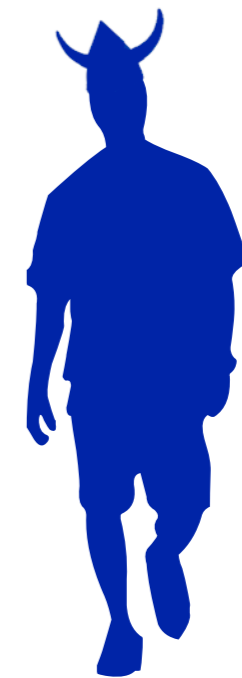
Description du poste : Rattaché au pôle «Vie Citoyenne», vous êtes chargé de mettre en oeuvre les objectifs de la politique municipale visant à associer les habitants à la gestion et à la vie de la Cité.

Vos principales missions : - Analyser et évaluer, en lien avec les élus et le cabinet du maire, les besoins en information, communication et concertation pour élaborer concrètement les nouvelles conditions du vivre-ensemble, dans le respect de l'autonomie et de la créativité de chacun - Participer concrètement à l'amélioration des interventions concernant le cadre de vie - Promouvoir et accompagner les espaces de rencontre et d'expression les effets de la décomposition du lien social, conséquence de la marchandisation irrésistible de nos sociétés et de l'isolement émotionnel concomitant qui y règne - Créer de nouveaux espaces pour que concrètement chacun tente comme il peut de redevenir acteur de sa propre vie en la racontant à qui veut bien l'entendre - Construire des espaces grâce à l'aide de professionnels de la pacification des atmosphères collectives - Favoriser concrètement l'implication citoyenne.

Profil : Vous justifiez d'une expérience de terrain en matière d'animation et d'encadrement et maîtrisez les différents aspects de la communication institutionnelle et de la conduite de projets. Disponible, vous avez le sens aigu des relations humaines, grâce à vos qualités d'écoute et de dialogue, vous êtes capable de concevoir des projets sans véritable objet ni contenu, mais qui permettront aux habitants d'essayer de gérer la perte de contrôle de leur propre vie dans le respect des contraintes de la vie de la Cité.

Merci d'envoyer C.V. et lettre de motivation en précisant la référence du poste.

Hugues Jallon



## Une Histoire de proximité.

Le démocrate Jean-Claude est électricien, en semaine, et gaulois le week-end. L'ouverture de l'éco-musée Le village gaulois a été pour le département une véritable opportunité et pour Jean-Claude et sa famille l'occasion de s'investir pleinement dans la démocratisation de la transmission de

notre patrimoine historique. Le week-end, Jean-Claude s'éclate avec sa fausse moustache et ses longues tresses tout en amusant les petits comme les grands ravis de voir de vrais Gaulois !

## Papa en Gaulois c'est sympa !

### NEWS 100% DÉMOCRATE

«Nicolas Sarkozy souhaite «renforcer l'identité nationale» en créant un musée de l'histoire de France»

«Après «Le Roi Soleil» & «Les 10 Commandements», Dove Attia & Albert Cohen présentent «Mozart L'Opéra Rock», un grand spectacle musical 100% *Live* en hommage au plus grand compositeur de tous les temps, Mozart»

## Le démocrate face à l'histoire vu des Lilas (à l'espace Khiasma), le mardi 27 janvier 2009.

Déjà pour commencer et avant toute chose, qu'entendons nous par «histoire» ? Certainement pas «histoire» au sens des manuels scolaires qui circulaient encore dans les écoles il n'y a pas si longtemps et qui limitaient cette même histoire à des faits militaires, des règnes et des créations d'empires, d'États ou de nations. Certainement pas non plus cette histoire avec un grand H face à laquelle nous serions censés nous positionner comme un point sur une ligne commencée il y a plusieurs millénaires. Certainement pas non plus cette conception extrêmement réductrice de l'histoire qui consiste à occulter les dimensions culturelles et sociales, ainsi que les luttes et les mouvements de pensée qui les ont accompagnées au profit d'une histoire factuelle se résumant à quelques dates et faits dits historiques sélectionnés par la pensée dominante, l'idéologie du moment. Non rien de tout ça, plutôt l'histoire au sens du mouvement (des mouvements), de ce autour de quoi est en train de se construire la marche de nos sociétés, ce vers quoi elles tendent — a considérer qu'elles tendent vers quelque chose —, ce autour de quoi nos pratiques culturelles et sociales, nos activités —qu'elles soient professionnelles ou non —, nos modes d'occupation du temps de travail, de non-travail et du temps libre, s'articulent. Pas question pour nous de se demander «dans quel état j'ère» et «où allons-nous», mais plutôt comment nous positionnons-nous face à la marche de nos sociétés, quel rôle avons-nous ou pouvons-nous prendre dès lors que cette même marche semble de plus en plus dictée par des impératifs de croissance, voire financiers ?

Moteur.

Déjà préciser que l'Histoire a souvent à voir avec l'identité (la révolution russe c'est russe), que le processus de déterritorialisation mis en œuvre par la raison économique n'a pas encore aboli toute histoire. Ensuite, penser aux histoires encore non écrites. Il n'y a pas d'histoire de la sécurité sociale ou des mutualisations par exemple.

La politique, c'était quoi déjà ?

Est-ce que la politique crée de l'histoire ? Est-ce qu'une élection, c'est de l'histoire ? Quelle est la part réelle de l'action politique dans la marche de l'histoire aujourd'hui (notamment dans la marge de manœuvre que l'économique lui laisse) ? Un pouvoir législatif ne semble pas, plus, en mesure de faire l'histoire.

Sentiment que nous sommes dépossédés de notre histoire. Sentiment également qu'en termes de responsabilités, tout repose sur les autres. Nous votons et attendons que quelqu'un fasse le travail à notre place. Ce qui perdure c'est la figure d'une personne (providentielle).

Sentiment qu'il nous faut désormais chercher une alternative en marge de la politique.

Mais le politique fait, produit encore, du mythe, du symbolique...

Je gère, tu gères, il ou elle subit, on accepte ?

Sans nécessairement souscrire à l'idée que nous ne faisons que subir la marche de l'histoire de nos sociétés, force est tout de même de constater à quel point certains traits caractéristiques de notre système ont pénétré nos consciences, nos représentations et nos affects. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'emploi constant du mot «gérer» montre à quel point un certain type de rapport que nous sommes appelés à avoir avec le monde, en l'occurrence le monde du travail et certaines situations de vie, est ancré en nous, à quel point ce type de rapport touche nos affects. Entre dire «il ou elle gère» et «il ou elle subit», l'écart est ténue.

La gestion c'est l'absence de perspectives.

Problématique également, cette façon de réduire nos subjectivités à la simple qualité de «consommateur», de nous refuser d'autres qualités, d'autres dimensions dans certains processus, certaines logiques de massification et d'adresses aux hommes et aux femmes que nous sommes.

Problématique encore, cette façon de nous mettre face à une situation politique, économique, sociale voire historique constituée exclusivement de problèmes qui occupent à eux seuls le champ du politique en occultant les autres dimensions possibles de ce même politique — problèmes qu'il faudrait régler (naissance du pragmatisme et de l'idéologie de la pensée exclusivement pragmatique). Problématique cette tentation de réconcilier *pragmatisme* et *gérer* avec un capitalisme va identifier un problème et fournir ses solutions.

Les outils pour nous faire avaler le truc.

Nous nous trouvons face à des discours conçus pour nous faire agir ou penser dans une certaine direction. Nous sommes dans une culture qui a une longue tradition du discours et de la manipulation, dans une culture où ces discours s'enchaînent et n'ont plus aucune conséquence, plus aucun rapport avec le réel.

Et l'histoire conjugulée au féminin, jamais ?

Déjà, il faudrait que l'on arrive enfin à comprendre et à intégrer l'idée (la question) sans la dénigrer systématiquement ou faire comme si elle avait été définitivement réglée dans les années qui ont suivies 1968, que le féminisme n'est pas un corporatisme, qu'il ne saurait se résoudre, se limiter (se laisser noyer) à la question des minorités.

Au cours du vingtième siècle, les hommes ont toujours eu des figures auxquelles s'identifier, auxquelles identifier leurs combats (les Palestiniens, le Che, etc.). Quid des femmes ? À partir du moment où les figures d'identification sont absentes, l'engagement politique devient difficile, voire impossible dans certains cas, parce que m'excluant de fait en tant que femme. De ce point de vue, je ne me sens pas dans une démocratie.

Doit-on en déduire, à la lumière de ce qu'énonce Patrick Chamoiseau par exemple que ce qui manque c'est la parole des Autres ?

Doit-on se satisfaire du constat que certains mouvements de pensée récents, comme l'écologie, ont «assimilés» certains énoncés du féminisme ? La question de l'invisibilité de soi au féminin dans les grands enjeux collectifs n'est-elle pas la preuve que rien n'est réglé, que tout reste à penser et à construire ?

Du coup qui parle maintenant ?

Alors que la parole de certain(e)s intellectuel(le)s est de moins en moins audible dans le concert médiatique, d'autres, souvent moins pointues, plus généralistes ont un certain poids médiatique (Alain Finkielkraut, Alain Minc, Bernard-Henri Lévy...)

Mais en même temps, nous, on a peut-être des outils, non ?

Quelle est la véritable structure de cette histoire ? Nous devons nommer la réalité qui est économique. Nommer aussi le capitalisme qui est devenu le terrain d'un conflit permanent entre des intérêts particuliers et des intérêts communs.

Ensuite, peut-être, se demander de quoi est fait ce système ? Qu'est-ce qu'on est capable de proposer *personnellement*, avec notre langage *personnel* ? Du langage à faire «revenir» prêt de nous... Quelle est notre action possible avec ce langage ?

Quels sont les outils de la démocratie, de la mise en œuvre de notre démocratie ? Qu'est-ce que ça signifie avoir un compte en banque par exemple ? Comment nous dans notre quotidien, nous instillons de la démocratie. Il reste des outils vivants, la mutuelle, les asso-

ciations... Quels sont mes moyens, comment je les positionne pour qu'ils deviennent des outils de la démocratie ?

On pourrait nommer les outils du pouvoir. Ceux-ci ne sont ni politiques ni économiques, mais industriels.

Demain is not dead.

On a parfois l'impression qu'il y a une pression pour qu'il ne se passe rien. On n'attend même plus qu'il se passe quelque chose. Mais a-t-on pour autant besoin d'un projet de société ?

On nous a martelé que tout a échoué, que les grands récits sont morts, mais est-ce que cela signifie pour autant que nous n'avons plus d'utopies ?

Et même si la démocratie est souvent, a été trop souvent, confisquée par des appareils, des logiques pourtant censés représenter la volonté du plus grand nombre, même si l'histoire montre simplement que la démocratie n'existe peut-être plus vraiment au-delà de 50 personnes (Comment s'entendre ? Comment décider ? Comment traduire une volonté collective si celle-ci arrive à s'énoncer), ne pas se résoudre à ces logiques de confiscation.

Nous sommes aussi trop souvent convaincus que toute parole peut être récupérée, qu'elle est d'entrée de jeu inefficace. Doit-on cesser d'essayer de parler autrement pour autant ?

Dans le même temps, on peut se dire que le capitalisme, c'est une belle idée, qu'on pourrait (qu'il faudrait) le vivre autrement.

Essayer de voir, de trouver les pistes possibles pour un autre usage de ce capitalisme : quelles sont les relations de la création industrielle à la vie de la cité par exemple ? Ou alors entreprenons, mais à notre façon... Ou encore ceci : Je peux devenir actionnaire et mettre en cause les outils du management.

Nous sommes vraisemblablement arrivés à un paroxysme du capitalisme patriarcal. La construction d'un imaginaire démocratique est-elle possible ?

Recommencer par se poser des question en dehors des appareils et des visées politiques : Pourquoi sommes-nous ici ce soir ? Peut-être parce qu'il n'y a pas vraiment de lieu pour du possible collectif... Dans les partis ou les associations, tout est déjà trop déterminé, on nous demande de nous engager dans des trajectoires, des cases déjà existantes. La réflexion pour d'autres visées, d'autres possibles n'est généralement pas envisageable, possible. D'une certaine manière, on ne nous apprend pas à être dans le collectif. Nous ne savons pas ce qu'est, ce que peut être le collectif.

Donc, peut-être penser à activer des mises en place d'espaces de paroles non identifiées, non expertes, et aussi longtemps que possible, non récupérables (un peu comme ici dans *Viva Démocratie* ?). Penser à réouvrir la possibilité d'un partage de la pensée entre des personnes provenant d'horizons différents.

Dans une société de la suractivité, l'impératif de l'efficacité s'étendant à tous les domaines de nos existences, doit-on pour autant accepter l'idée qu'il n'y a plus de temps, d'espaces, pour la réflexion, la décentration ? Ne peut-on plus prendre le risque d'une réflexion qui n'aboutirait pas ? Ce risque là semble pourtant la condition *sine qua non* d'un *autrement*.